

# LIVRES

## HISTOIRE

Alice Cherki

**Frantz Fanon. portrait**

Paris, Seuil, 2000.

314 p., 130 F

➤ Après avoir été mondialement célébré comme le pape du tiers-mondisme, Frantz Fanon a subi, ces dernières années, les foudres de la critique. Dans son essai *Le sanglot de l'homme blanc* (1983), Pascal Bruckner le considère comme le précurseur de Pol Pot ; Pierre-André Taguieff, dans *Les fins de l'antiracisme* (Michalon, 1995)<sup>(1)</sup>, le compare carrément à Hitler, etc. Ce qui frappe dans toutes ces critiques, c'est leur aspect réducteur. La plupart d'entre elles se focalisent essentiellement sur *Les damnés de la Terre*, occultant ainsi *Peau noire, masques blancs*, ou encore *L'an V de la révolution algérienne* (en cours de réédition à La Découverte). Même là, l'analyse des *Damnés de la terre* n'échappe pas à cet écueil. Généralement, elle se polarise sur le premier chapitre, consacré à la violence, laissant de côté les autres aspects du livre.

C'est pour pallier cette vision simpliste de l'œuvre du psychiatre martiniquais qu'Alice Cherki a écrit ce *Portrait*. Il ne

s'agit pas ici d'une énième biographie, encore moins d'une étude de l'homme et de l'œuvre, mais d'un "témoignage distancié", pour reprendre l'expression de l'auteur. Son ambition : "historiciser une figure et une époque", "éclairer un parcours". Pour ce faire, Alice Cherki s'appuie sur deux légitimités. La première est celle d'avoir vécu dans cette société coloniale décrite par Fanon dans *Les damnés de la terre* en tant qu'intellectuelle juive, c'est-à-dire à équidistance entre les colonisés et les colonisateurs. La deuxième (d'ordre professionnel et intellectuel) est celle d'avoir été la collègue de Fanon à l'hôpital psychiatrique de Blida, ce qui l'autorise à nous rappeler qu'avant d'être l'auteur mythique des *Damnés de la terre*, revendiqué par les gauchistes et les tiers-mondistes, Frantz Fanon est avant tout un psychiatre. Par conséquent, son approche de l'aliénation coloniale reste d'abord psychiatrique. Une analyse qui recoupe, à certains égards, celle proposée par Bernard Mouralis<sup>(2)</sup>. Ce préalable permet à l'auteur d'opposer, à la thèse faisant de Fanon

l'apologiste de la violence, celle de Fanon penseur de la violence. C'est d'ailleurs l'argument-thèse qui sous-tend l'ensemble du livre. Écrit dans une langue sobre, ce *Portrait* s'ouvre sur la vie de Fanon avant Blida. S'appuyant sur des éléments biographiques, Alice Cherki montre combien le combat pour la justice et la dignité de la vie est, à l'origine du moins, au cœur de l'écriture fanonienne. C'est l'occasion pour elle de nous rappeler l'engagement spontané de Fanon dans l'armée française, contre l'avis de certains professeurs martiniquais qui considéraient la Seconde Guerre mondiale comme une guerre de Blancs. À cette vision culturaliste de l'humain, Fanon oppose l'universel, même si, plus tard, il connaîtra la désillusion au moment du "blanchiment" des forces françaises libres.

Mais le temps fort de ce chapitre, voire du livre en général, est probablement le passage consacré aux conditions d'écriture de *Peau noire, masques blancs*, à la réception passionnée dudit livre et surtout au débat qui a opposé Fanon à Octave Mannoni, l'auteur de

1)- Pour la critique de cette critique de P.-A. Taguieff, lire l'essai de Claude Liauzu, *La société française face au racisme*, Complexe, Paris, 1999, pp. 141-142.

2)- Bernard Mouralis, *L'Europe, l'Afrique et la folie*, Présence africaine, Paris, 1993, chap. III, intitulé : "Fanon et la question de la folie".

*Psychologie de la colonisation.* Revisitant ce débat à l'origine de *Peau noire, masques blancs*, Alice Cherki s'aperçoit que malgré son ton passionné, malgré ses arguments souvent lapidaires et parfois partiels, cet ouvrage a atteint son but, dans la mesure où, vingt ans plus tard, Octave Mannoni reviendra, dans un article célèbre intitulé *"The Decolonisation of myself"*, sur les maladroites de *Psychologie de la colonisation*.

Cela dit, si la première partie de son livre est riche et documentée (tant Alice Cherki se sent en terre conquise), la deuxième, consacrée à la vie de Fanon à Blida et à Tunis, paraît, en dépit de témoignages précieux sur le fonctionnement de l'hôpital psychiatrique et du racisme ambiant, plus descriptif. Il faut attendre le dernier chapitre, axé sur la réception de l'œuvre de Fanon, pour voir l'essai rebondir. Soulignant tour à tour l'oubli de Fanon en Algérie, sa disparition en France avec la décolonisation, puis le regain d'intérêt pour son œuvre dans les pays du tiers-monde et aux USA, où il est souvent instrumentalisé, Alice Cherki clôt son livre sur le retour de Fanon et nous invite à le relire : *"Il n'y a plus de colonies, mais les descriptions faites par Fanon sur le rapport d'exclusion de deux mondes coupés en deux, où le seul interlocuteur d'un monde à l'autre est le gen-*

*darme ou le policier, ont-elles pour autant quitté nos murs ?"*

Boniface Mongo-Mboussa

Éric Savarèse

**Histoire coloniale**

**et immigration.**

**Une invention de l'étranger**

Séguier. 2000.

267 p., 119 F

➤ Éric Savarèse, docteur en science politique, remonte aux sources de l'invention de l'étranger pour décrypter comment la peur de l'étranger se projette aujourd'hui sur l'immigré, tout particulièrement sur le Maghrébin. En somme, et après d'autres études, il rappelle que nombre de stéréotypes dont l'immigré est affublé trouvent leur origine dans ceux qui hier stigmatisaient l'indigène, le colonisé. Il scrute la littérature et la presse coloniales, et surtout le cinéma hexagonal et ses réalisations récentes, marquées par l'émergence de cinéastes maghrébins et français d'origine immigrée, pour y débusquer ces représentations de l'Autre, ainsi que leur dénonciation.

*"Faute de s'associer à l'histoire, la sociologie serait condamnée à l'illusion de la connaissance immédiate des faits sociaux et des représentations."* Voilà pour quoi Éric Savarèse convie l'historien à sa table de travail. Il y réserve aussi une large place à la psychanalyse, étant entendu que *"l'opération consistant à*

*faire table rase du passé [n'est] possible que par le truchement d'un retour réflexif sur le passé. Faute de quoi il se trouve toujours des amnésiques pour s'étonner que, dans des situations historiques variées, les mêmes causes puissent produire – avec des manifestations partiellement différenciées – les mêmes effets"*. Ainsi, pour espérer combattre efficacement les idées reçues, les craintes, voire l'hostilité à l'égard des immigrants, il faut en passer par l'étude de leur genèse et des conditions qui expliquent, à travers les temps et les sociétés, leur naissance, leur développement et leur transformation.

L'immigré est l'enfant du colonisé. Aussi, le terrain des représentations s'avère plus fertile que les *"pratiques sociales"* ou les *"formes d'organisation des communautés politiques"* pour montrer ce rapport de symétrie qui existe entre la France coloniale et la France "terre d'accueil". Avec précision, l'auteur décrit les conditions d'émergence de ces opinions et croyances, leur évolution et leur *"réinvention"* dans une France devenue *"terre d'immigration"*. Il montre comment, au XIX<sup>e</sup> siècle, la croyance en la supériorité occidentale, confortée par la théorie évolutionniste et l'analyse des sociétés indigènes qui en découle, viennent renforcer – et à leur tour subir – l'influence de la logique coloniale de



l'invention de l'Autre. L'ensemble de ces savoirs convergent pour toujours dévaloriser cet Autre.

L'extraordinaire est *“l'inscription de cette histoire dans la durée, son enracinement dans la mémoire [...] Car il s'agit bien d'une histoire qui traverse trois républiques, qui reste enseignée quels que soient les nombreux changements de majorités politiques, et qui résiste, même partiellement, aux convulsions créées par les guerres coloniales”*. Le travail de l'école républicaine explique cet “enracinement dans la mémoire” de chaque Français. L'idéologie de Jules Ferry a servi à justifier moralement le colonialisme : en échange de son

expansion économique, la nation française se devait d'apporter la civilisation aux peuples colonisés. Sur le plan éducatif, la politique coloniale était censée prolonger, au-delà de la métropole, l'idéal républicain d'égalité des chances. Cet enracinement des représentations de l'Autre en France trouvera son ferment le plus sûr dans l'attachement sans faille des instituteurs à cet idéal républicain dont ils furent les premiers bénéficiaires.

Pourtant, ce rôle de l'histoire enseignée demeure insuffisant pour expliquer l'*“acceptation tacite”* et quasi générale de la colonisation. Il reste alors à interroger les silences, à tripa-

débuser les oublis, à écouter les non-dits qui participent aussi des constructions historiques. Ce faisant, l'auteur montre que l'histoire coloniale reste muette sur les colonisés et sur la question du pouvoir et de la domination coloniale. Dès lors, quels que soient les idéaux défendus – de droite avec l'association, ou de gauche avec l'assimilation –, jamais le fait colonial n'est remis en question.

Cette *“dynamique de l'oubli”* influencera le regard porté en France sur le Maghrébin immigré. Oublié lui aussi dans les années soixante, il sera *“réinventé”* – au sens où certains courants de la société française, l'extrême droite en l'occurrence,

Pub

redonneront corps à des représentations héritées de l'histoire coloniale – dans les années quatre-vingt. De même que les indépendances ont sonné l'affirmation de l'altérité par elle-même, il faudra, en France, attendre la fin des années quatre-vingt et l'irruption d'une nouvelle génération, issue de l'immigration, pour là aussi entendre cette altérité. C'est ce que montre l'auteur par un détour rapide sur la production cinématographique.

Entre l'exclusion de l'Autre, renvoyé à sa différence rédhibitoire, et son acceptation, qui nie sa différence, émerge alors une représentation qui opère une distinction entre la sphère politique – tous égaux – et la sphère culturelle – reconnaissance des différences. Éric Savarèse montre avec pertinence, sans aucun jugement de valeur anachronique, comment et pourquoi ont émergé et se sont inscrites, dans la mémoire nationale, des représentations de l'Autre avec lesquelles, aujourd'hui encore, il faut compter. Seul un travail pédagogique de fond – une pédagogie des représentations –, où l'histoire et la psychanalyse semblent avoir leur place, permettrait d'en comprendre la genèse et surtout d'éviter de dangereux retours du refoulé. De ce point de vue, Éric Savarèse est non seulement convaincant, mais bien utile.

*Mustapha Harzoune*

Benjamin Stora  
**Le transfert d'une mémoire.**  
**De l'“Algérie française”**  
**au racisme anti-arabe**  
 La Découverte. Paris.  
 1999. 150 p., 75 F

➤ *“Les immigrés venant en France devraient se conduire en gens responsables, alors qu'ils sèment le désordre, créent une insécurité qui va chaque jour grandissant, troublent l'ordre public. En un mot, ils se conduisent déjà en pays conquis. [...] La tolérance entraîne notre pays vers la maghrébinisation [...] Je me suis battu pour l'Algérie française, s'il le faut, je me battrais demain pour la France française.”* Ce type de déclaration, émanant ici de Joseph Ortiz, un ancien d'Algérie qui a tenté de rassembler les rapatriés sous la bannière de l'extrême droite, ponctue cet essai de l'historien Benjamin Stora. Il permet de prendre toute la mesure de ce que l'auteur appelle *“un sudisme à la française”*, porté par des acteurs de la colonisation en Algérie qui non seulement revendiquent *“l'œuvre de civilisation”* dans ce sud perdu, mais importent en métropole le modèle colonial de *“hiérarchisation sociale ou communautaire de la société”*.

Ces *“sudistes”* ne croient pas à la possible assimilation des descendants des *“grands enfants”* et autres *“petits sauvages”* indigènes si chers à certains inspecteurs d'académie, dans le

Constantinois de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et *“invoquent souvent l'appartenance à la religion musulmane comme barrière à une intégration en France”*. Plus surprenant, le général de Gaulle aurait, vers la fin de la guerre, surenchéri dans le même sens pour convaincre ses partisans d'accepter l'indépendance. *“L'ouvrage d'Alain Peyrefitte, C'était de Gaulle, rappelle Benjamin Stora, révèle un de Gaulle hanté par le “lapinisme” des musulmans jusqu'à envisager la perspective cauchemardesque d'un Arabe présidant aux destinées de la France.”* Il aurait ainsi déclaré : *“Si nous faisons l'intégration, si tous les Arabes et Berbères d'Algérie étaient considérés comme des Français [...], mon village ne s'appellerait plus Colombey-les-deux-Églises, mais Colombey-les-deux-Mosquées !”* Derrière la figure du *“musulman fanatique”*, qui se substitue dans les années quatre-vingt-dix à celle de *“l'immigré”*, se profile l'imaginaire colonial de *“l'Algérien musulman”* d'hier, avec cette *“différence irréductible”* qui justifierait la transgression des principes républicains d'égalité de traitement (instauration d'un *“deuxième collègue”* à part, statut personnel privilégiant les particularismes communautaires, etc.). Dans cette optique, la revendication des *“Beurs”* pour la pleine citoyenneté paraît particulièrement saugrenue,

voire provocatrice ! D'autant que les Arabes sont considérés comme foncièrement différents des autres immigrés. Benjamin Stora appuie avec insistance le propos, et considère la notion de "racisme" insuffisante ici. Celle d'"arabicides", utilisée par Fausto Giudice pour désigner "un type de crime, spécifique-ment français"<sup>(1)</sup>, lui paraît plus pertinente. Et derrière l'Arabe ou le Maghrébin, il y a l'Algérien, l'ennemi devenu "envahisseur". Les "mémoires de l'exil" des pieds-noirs ou, pis encore, les "mémoires de la revanche" alimentent l'idée que la guerre d'Algérie continue encore de nos jours sous d'autres formes.

L'auteur, lui-même pied-noir originaire de Constantine (il prend soin de souligner la "grande hétérogénéité de la 'société des Européens'" rapatriés), en veut beaucoup aux différentes lois

d'amnistie (1962, 1966, 1968), et en particulier à la décision par le gouvernement Mauroy, en 1982, de réintégrer dans l'armée les généraux putschistes d'avril 1961. Au nom du pardon, elles auraient permis la construction de l'oubli officiel des tortures, crimes et discriminations raciales du temps de la guerre d'Algérie, refoulant leur mémoire tout en réveillant l'ardeur des nostalgiques de l'OAS. Une filiation dont le Front national ne fait aucun mystère lors de son lancement en 1972. Les succès électoraux de l'extrême droite de 1983 à 1998 et le discours d'exclusion qui en découle fabriqueront en retour, selon l'auteur, un sentiment d'appartenance communautaire, de "communautarisme", chez des Beurs qui recherchent ainsi une "protection", mais aussi une forme de "résistance à la perpétuation d'un racisme colonial".

B. Stora impute aussi à une "méconnaissance des réalités de la guerre de libération" les interrogations des enfants d'Algériens, jusque-là confrontés à une sorte de "rejet de l'Histoire", pour reprendre les termes de la psychanalyste Alice Cherki. Enfin, il soulève la question de la contradiction apparente entre le "refus d'intégration" des parents indépendantistes et la revendication de pleine citoyenneté

française des enfants, sans vraiment apporter de pistes pour y répondre. C'est d'autant plus étonnant de sa part qu'il avait relevé, dans son étude de la presse indépendantiste avant le déclenchement de la guerre en 1954, l'émergence de revendications sociales et culturelles liées à la conscience d'une présence durable en France<sup>(2)</sup>.

L'ouvrage de Benjamin Stora amène, à notre sens, d'autres réserves, notamment quant à la réduction du racisme anti-arabe en France au seul passif franco-algérien, ou au seul face-à-face entre l'extrême droite et les Beurs. Et il semble bien indulgent à l'égard d'une droite républicaine et d'une gauche de gouvernement qui ne sont pas exempts d'errements dignes de la pensée coloniale. Mais bon, laissons-lui le mot de la fin : "Les résurgences d'une mémoire enfin assumée", conclut-il en évoquant la pluralité des mémoires et une guerre enfin nommée officiellement comme telle, "permettent d'envisager la fin possible des années Le Pen. Nous voici enfin engagés sur une autre pente, celle qui entraîne vers un 'oubli' raisonné, cette fois apaisé" de la guerre d'Algérie.

Mogniss H. Abdallah

1)- Fausto Giudice, *Arabicides. Une chronique française, 1970-1991*, La Découverte, Paris, 1992.

2)- Benjamin Stora, "La presse maghrébine dans les luttes d'indépendance", *France des étrangers, France des libertés*, Génériques, Paris, 1990.

## RÉCIT

Mambou Aimée Gnali

**Beto na beto.**

**Le poids de la tribu**

Préface d'Henri Lopès.

Gallimard. "Continents noirs".

2001. 114 p., 79 F

> "Premier roman ? Premier récit, plutôt. Récit dont je gage cependant que les lecteurs (hormis les Congolais) le prendront pour un roman, alors qu'il s'agit bien d'un récit réel." La question que pose ici Henri Lopès à travers cette phrase mérite qu'on s'y attarde un peu. Comment lire le texte d'Aimée Gnali ? Quel est son statut ? Est-ce un récit ? Un témoignage ? Ou un roman ? Du point de vue de l'histoire, *Beto na beto* relève de l'autobiographie. Il s'agit d'une histoire d'amour entre l'auteur et Lazare Matsocota, ancien secrétaire général de la FEANF (Fédération des étudiants d'Afrique noire en France), assassiné en 1965 au Congo-Brazzaville. Sur le plan de la conduite du récit, l'ouvrage est incontestablement un roman. Le livre s'ouvre par un jeu de prolepse, à Paris, et se poursuit au Congo. Une construction non linéaire montrant combien Aimée Gnali maîtrise l'art de la narration. Par ailleurs, on sera particulièrement sensible à la belle langue de ce récit.

Un style dépouillé, allant droit à l'essentiel, sans sentimentalisme ni pathos. Quant au sens,

*Beto na beto* constitue une contribution à l'histoire des mentalités au Congo. Le grand mérite d'Aimée Gnali est d'avoir, à partir d'une histoire sentimentale, réussi à nous raconter (en une centaine de pages) l'histoire politique du Congo post-colonial. Une histoire dont le tribalisme est la gangrène. Le titre du récit (est-ce un clin d'œil à

la chanson *Bisso na bisso* du rappeur Passi ?) est à cet égard très édifiant. Il signifie tout simplement "entre nous", à huis clos, à l'abri de toute autre présence ethnique. Et comme si le titre ne suffisait pas, Aimée Gnali ajoute un sous-titre. De la sorte, elle oriente avec force la lecture de son livre.

En mettant l'accent sur le tribalisme, l'auteur fait un pied de nez aux politologues congolais qui, malgré la présence des partis tribaux, malgré les nombreuses victimes des guerres ethniques, continuent à réfuter le poids de la tribu dans la gestion de la cité. Or, le grand enseignement de *Beto na beto* est précisément celui-ci : le tribalisme qui accapare toutes les passions étouffe, au Congo, toute forme de raison. On le voit bien à travers l'exemple d'un intellectuel de la trempe de Matso-

cota, croulant malgré lui sous le poids de l'arrogance tribale.

Mais le livre de Gnali va au-delà du tribalisme. Sur le plan panafricain, il rend compte de l'échec politique d'une génération : celle de la FEANF. Au niveau du Congo, *Beto na beto* peut être lu comme une méditation sur l'histoire. Il nous montre bien que les violences politiques et militaires actuelles ont une longue tradition au Congo. Puisant dans sa mémoire individuelle, Gnali nourrit, à sa manière, la mémoire nationale. Ce livre est un legs aux jeunes générations. Il rend hommage à Matsocota tout en soulignant ses contradictions ; il donne une sépulture à Pouabou, décédé lui aussi en 1965. Mais au-delà, tout ce livre est un vibrant hommage à l'amitié, une amitié d'outre-tombe. Par sa sincérité, par son ton juste, par son économie du



**Pub**

discours, c'est là, à mon sens, l'un des plus beaux écrits sur le Congo contemporain.

B. M.-M.

## ROMANS

Albert Cossery

**Œuvres intégrales  
(coffret de huit titres)**

Éditions Joëlle Losfeld.

2000, 410 F

> Réjouissante initiative que celle de publier, sous la forme d'un coffret, l'intégrale de l'œuvre d'Albert Cossery (*Les hommes oubliés de Dieu, La maison de la mort certaine, Les fainéants dans la vallée fertile, Mendians et orgueilleux, La violence et la dérision, Un complot de saltimbanques, Une ambition dans le désert, Les couleurs de l'infamie*). Depuis 1940, année où paraît aux USA, à l'initiative d'Henry Miller, *Les hommes oubliés de Dieu*, jusqu'à ce jour, l'écrivain égyptien, "installé" dans un hôtel parisien depuis 1945, n'a publié que sept romans et un recueil de nouvelles. Ses livres présentent, toujours sur le mode du divertissement, l'éternel spectacle de la folie des hommes. Ils raillent avec détachement "l'imposture universelle" qui sert à masquer que "le seul moteur de l'humanité est le vol et l'escroquerie". Aucune description longue et inutile n'encombre le récit, au style dégraissé et où chaque mot

est pesé ; les dialogues, dépouillés de toutes circonlocutions assomantes, vont à l'essentiel ; l'adjectif, persifleur et sans illusion, aide à l'élégance du texte, qui est peut-être la plus caractéristique des qualités de cet écrivain un brin dandy. A. Cossery décrit le peuple de la capitale égyptienne qui, au fond de ruelles misérables et faiblement éclairées, subit le joug de l'oppression, symbolisée avec morgue et bêtise par l'un des plus fidèles agents de l'hypocrisie : le policier. Mais le propos est bien universel : "Il fallait être un débile mental pour croire qu'il se passait ailleurs des choses prépondérantes. La seule diversité était celle du langage ; c'étaient partout les mêmes imbéciles, les mêmes salopards et les mêmes putains qui s'exprimaient dans des langues différentes [...]." La misère ne supporte ni lyrisme ni fausse compassion lénifiante. D'ailleurs, elle ne parvient pas à éteindre le goût pour le bonheur des déshérités. El Kordi, le révolutionnaire de pacotille de *Mendians et orgueilleux*, recherche ce "peuple à sa mesure : triste et animé de passions vengeresses". À la place, il découvre "une faculté de joie si intense, une volonté si évidente de bonheur et de sécurité, qu'il en arrivait à penser qu'il était le seul homme infortuné de la terre. Où était donc le malheur ? Où étaient les ravages de l'oppression ? On eût dit que toutes les images qu'il se

forgeait au sujet de cette misère reculaient dans le néant comme des phantasmes engendrés par le sommeil".

À l'humanité des quartiers populaires s'oppose la froideur de la ville européenne, où un mode de vie ancien, simple et débonnaire laisse la place à l'agitation vaine et perpétuelle des us modernes. À la vanité du surmenage professionnel, mieux vaut préférer les bienfaits du sommeil et un savoir-vivre devenu rare : "le comble de l'opulence et de la générosité" : "une boutique vide pour y recevoir les amis et leur offrir le café". Cossery fait l'éloge de la paresse, mais ses personnages ne sont pas des oisifs. La ville, les cafés, les terrasses, les bordels sont des lieux de prédilection pour se délecter et réfléchir au spectacle de leurs semblables. Cette observation plaisante est édifiante. Son enseignement, simple et lumineux : "Rejette dans le néant, comme trompeuses et apocryphes, toutes les valeurs admises par une multitude d'esclaves."

Cossery déconstruit une à une, pour mieux les remodeler, les valeurs morales dont nous sommes pétris : dignité, respect, honneur, vérité, mensonge... Il bouscule pour mieux les fouler les considérations – d'autant mieux partagées qu'elles semblent frappées au coin du bon sens – sur le rôle de l'école, de l'instruction, de la presse et des





intellectuels, sur l'appréciation du vol et même du meurtre. Tout cela ne serait que "pernicieuse désinformation" déversée à gros tirages à la seule fin de masquer le mensonge universel, qui voit des hommes en réduire d'autres à l'esclavage.

Cossery serait-il un dangereux révolutionnaire ? Comme cela serait facile et simple ! Comme cela ferait sérieux et ennuyeux... À l'image de Taher dans *Violence et dérision*, "le révolutionnaire est plus prisonnier que dans une cellule, car les mythes sur lesquels il fonde son action sont les mêmes dont use l'adversaire; ils pullulent et l'enserrent de toutes parts, plus opaques que des murailles". Or, ce n'est que l'importance que l'on prête aux puissants qui les rend importants et sérieux. Sans cela, ils se révéleraient pour ce qu'ils sont : des "imposteurs".

"À un tyran mort, je préfère un tyran ridiculisé", dit Gohar dans *Violence et dérision*. Cette dérision est au cœur de la pensée d'Albert Cossery. Il n'y a qu'à ouvrir un journal pour, chaque jour, se divertir des "scandales financiers", des "guerres civiles" et autres "assassinats politiques". Mais, pour se débarrasser des chaînes et des prisons dorées, il ne sert à rien d'abattre le tyran pour lui en substituer un autre : "La mort du tyran ne signifie pas la fin de la tyrannie." Seule une philosophie du dénuement et du détachement

joyeux pour les biens matériels permet d'échapper à l'abrutissement de la société moderne et à la "débilité mentale généralisée": "Là où il n'y avait rien, la tempête se déchaînait en vain. L'invulnérabilité de Gohar était dans ce dénuement total; il n'offrait aucune prise aux dévastations." Albert Cossery propose, sans jamais chercher à l'imposer, une éthique "tolérante et joyeuse". "Flamboyante" aussi: "L'univers n'était pas absurde, il était seulement régi par la plus abominable bande de gredins qui eût jamais souillé le sol de la planète. En vérité, ce monde était d'une cruelle simplicité, mais les grands penseurs à qui était dévolue la tâche de l'expliquer aux profanes ne pouvaient l'accepter tel quel, de peur d'être taxés d'esprits primaires." Comme la révolte a sa part dans cette éthique, il faut apprendre à se révolter sans haine, en récusant toute violence, "puisque aucune violence ne viendra à bout de ce monde de bouffons".

Et d'abord, si la seule vraie valeur se mesure à "la quantité de joie contenue dans chaque être, [...] le seul temps précieux est celui que l'homme consacre à la réflexion. C'est une des vérités indécentes qu'abominent les marchands d'esclaves". À l'instar de l'inspecteur Nour El Din vis-à-vis du cynique Gohar, le lecteur subodore que la solution au problème posé par Albert Cos-

sery est fondamentale. Nul n'est obligé de souscrire à l'ensemble de ses opinions, émises avec une extraordinaire constance depuis plus de soixante ans. Il suffit de rester disponible à une certaine maïeutique. Il y a du Socrate chez cet homme. La vanité de l'amélioration en moins et quelques livres en plus.

M. H.

Yasmina Khadra

L'écrivain

Julliard, 2001.

254 p., 129 F

➤ Ce livre, ciselé avec soin jusqu'aux moindres détails, est un exercice atypique pour Yasmina Khadra. Le militaire qu'il a encore récemment été livre avec honnêteté une tranche de sa vie, celle d'une enfance volée. Sans larmoiement ni apitoiement, il raconte dans un style sage – inhabituel de la part de notre homme – son placement dans l'École nationale des cadets de la révolution (ENCR), initialement réservée aux orphelins de la guerre d'indépendance et avec lesquels l'ex-président Houari Boumediene projetait de bâtir l'Algérie moderne. Comme dans toute école-caserne, la discipline y était appliquée avec rigueur, voire avec fermeté. Cette difficulté – additionnée à l'arrachement familial, dicté par la volonté d'un père officier –, Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohamed Moulessehou, la vivra mal.

Parce que sa vie a basculé dès la tendre enfance, tout était est possible : le moins bon comme le pire. Mais c'est le meilleur qui l'a emporté. De son passage à l'ENCR est née la passion des histoires, puis des livres, ensuite de l'écriture et enfin du verbe. Pour paraphraser un affreux personnage de son roman *Les agneaux du seigneur*, les livres avaient colonisé son esprit. Comme notre auteur est un orfèvre des mots, on accompagne avec un plaisir jubilatoire toutes les étapes de la montée d'un désir, progressivement transformé en vocation : refuge dans les ouvrages, choix du français comme langue d'écrivain, histoires licencieuses écrites pour ses frères de caserne et premières pièces de théâtre montées et jouées au sein de l'École. Cette exemplarité ne faisait cependant pas de Yasmina Khadra un saint. Dixit lui-même : "À l'école coranique, le taleb me surprit en train de griffonner, ni un verset ni une phrase ordinaire, juste une douzaine de mots écorchés dont les finales avaient en commun un même son." Ce blasphème, qui lui valut un châtement, ne fut rien en comparaison du cachot qu'il a fréquenté pour une nouvelle, pourtant non publiée, critique du système social. Elle a été interceptée par la hiérarchie gardienne du Temple. Mais que peut celle-ci face à une écriture

vécue comme "un acte éjaculatoire"? Contre cela, l'institution militaire ne pouvait rien. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir rappelé qu'une tête sert à "porter un casque, pas [à] faire de l'esprit".

Djamel Khames

Yasmine Khlal

**Le désespoir est un péché**

Seuil. 2001.

93 p.. 65 F

> Ce premier livre de l'Égyptienne Yasmine Khlal est un roman court, avec une écriture fluide et un récit sans heurt, qui se lit aisément. La trame romanesque se structure à partir de l'histoire d'une enfant qui, en grandissant, se découvre progressivement bossue.

Le style valorise une approche intimiste de la situation, celle d'une jeune fille sans attache familiale, livrée à une famille d'accueil où elle est servante. Le récit, par le ton adopté, comme avec le passage de la première à la troisième personne pour la narration, et surtout un souci constant des petits détails de la vie quotidienne, revient à ériger une clôture autour de la jeune femme, dont le monde se réduit presque à l'espace domestique. Sa vie est celle d'une difformité d'abord naissante, mais aussi celle

d'une sensualité qui se joue dans cet espace clos, traversé par quelques tensions. On est au plus près des corps et de leurs humeurs, au plus près de la domesticité et de ses avatars. On entend les ordres scandés tout au long des jours et on voit le monde avec les yeux de cette jeune fille. Ce sont des journées qui se répètent ; on entrevoit le monde extérieur par bribes, et un horizon s'obstruant au fur et à mesure que s'affirme le handicap et que la perspective du mariage devient de plus en plus lointaine. La relation qui se noue entre la jeune fille et l'ainé de la maison, faite de rejets et de silences, renforce ce renfermement.

Pourtant, dans cet univers clos et apparemment sans issue, s'amorce, entre rêve et réalité, une histoire amoureuse. Même là, le désespoir ne semble pas vraiment total.

Abdelhafid Hammouche

